

On est bon !

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 21

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206873>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

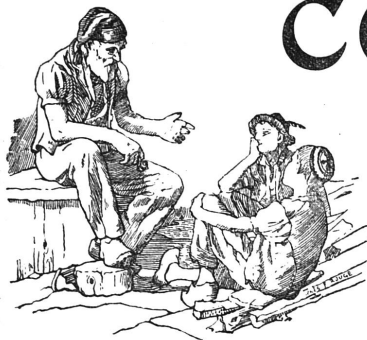
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

C'est le moment !

Les personnes qui prendront un abonnement d'un an, au *Conteur vaudois*, dès le 1^{er} juillet 1910, recevront gratuitement ce journal du 1^{er} avril au 30 juin courant, et de plus, jusqu'à épuisement de la provision, un exemplaire de l'amusant récit patois de Louis Favrat : *L'histoire de Guyaume-Tè, coumeint Djan-Daniè la contàvè*.

Prix de l'abonnement pour un an : Suisse, fr. 4,50 ; étranger (affranchissement compris) fr. 7,20.

ON EST BON !

En bien, la voilà passée, cette terrible nuit du 18 au 19 ! La comète ne nous a ni éra-bouillés ni asphyxiés. Le *Conteur vaudois* s'en félicite pour vous, amis lecteurs, et pour tous les braves gens de chez nous et d'ailleurs, dont le cœur est à la bonne place, qu'il fait bon rencontrer et qui nous consolent des coquins et des hypocrites. Ces derniers n'auraient pas volé une petite secouée, par exemple. Mais, madame la comète a eu toutes les indulgences ; elle n'a pas même daigné montrer le bout de sa queue. Aussi quand, en cette matinée de jeudi, se leva vers quatre heures la belle Vénus et que, peu après, les nues rosées annoncèrent la venue du jour, les citoyens et citoyennes qui avaient passé la nuit à la rue ou aux champs, regagnèrent leurs pénates en se demandant si les astronomes n'étaient pas des mystificateurs à la Mark Twain.

Beaucoup ont veillé à la maison, comme on le fait dans les campagnes par les gros orages. Dame ! on ne sait jamais ce qui peut arriver. D'autres se sont réfugiés à la cave, moins sans doute par crainte des prétendus gaz asphyxiants que pour rendre le suprême hommage au jus de nos coteaux, au cas où il devrait être empoisonné avec tous les êtres et toutes les choses.

Une demi-douzaine d'amis, nous raconte-t-on, passèrent dans un de ces celliers hospitaliers les heures les plus gaies de leur existence, en tout bien tout honneur, c'est-à-dire en se comportant vis-à-vis de messire Guillon en hommes d'esprit, devisant, philosopant, chantant et mettant de temps en temps le nez au soupirail, pour voir si l'on respirait encore, et « si l'on était bientôt bon ». A trois heures du matin, l'épouse de l'amphitryon, aimable autant qu'avisée, parut sur le seuil avec une fumante soupière fleurant le démocratique et ravigotant bouillon à l'oignon et à la farine grillée. Ce fut prétexte à prolonger la séance, de sorte qu'il faisait grand jour et que tout danger d'intoxication générale s'était depuis longtemps évaporé, quand l'un des invités, s'avisant de constater l'état du firmament, qu'on avait fini par oublier tout à fait, s'écria : « Cette fois, ça y est : on est bon ! »

V. F.

ALIÉNOR

La première représentation d'*Aliénor*, de M. René Morax, a eu lieu lundi dernier au Théâtre du Jorat, de Mézières. Tous les quotidiens en ont dit l'éclatant succès. Afin que nos lecteurs puissent se faire une idée de la pièce, nous en reproduisons ici l'une des scènes, celle où, sur la place de Romont, s'agit tumultueusement le peuple en apprenant que Mainfroy, le seigneur exécuté, va rançonner de nouveau la ville, sous le prétexte de racheter le sire de Romont, l'époux d'Aliénor, parti pour les croisades et qui est retenu prisonnier en Palestine depuis plus de trois ans.

* * *

LE VIEUX LABOUREUR.

Depuis qu'il est le maître, il a déjà tout pris. A ceux qui n'ont plus rien, le seigneur vole encore.

HUBERT, *le porcher*.

Nous ne payerons pas.

TOUS.

Pas un sou, pas un sou.

HUBERT.

Ils tondent trop souvent leurs pauvres moutons maigres. Ils arrachent la peau au lieu de la toison.

LE LABOUREUR.

Tu parleras pour nous, Hubert, tu n'as pas peur. Les souris et les rats ont les larmes aux yeux devant nos granges vides.

LE MARÉCHAL.

Tu riveras son clou à notre chien de maître.

HUBERT.

Où sont nos compagnons qui ont suivi Romont ?

TOUS.

Ils sont morts.

HUBERT.

Où est Philippe, qui battait bien le fer, et Julien le tisserand, et Alain le tavernier ?

TOUS.

Ils sont morts.

HUBERT.

Ils sont morts, et sans gloire. Défaites sur défaites. Nous avons tout perdu, amis, frères, argent. Et ils osent encore nous réclamer des sous.

BIGORNE, *arrive en courant*.

Ils ont fermé sur nous les portes de la ville.

LA MAHAUDE.

Mordez, les loups, mordez !

HUBERT.

Et vous, les gros bourgeois, dormez-vous bien, dans votre lard ? Or sus, payez, payez ! On fondra votre graisse pour en faire de l'huile. Si nous allons tout nus, vous irez en chemise.

UN MARCHAND.

Nous sommes avec vous.

TOUS.

Guerre, guerre !

BIGORNE.

Ils ouvrent la poterne ! (*Mainfroy apparaît, entouré de ses gardes.*)

DES VOIX.

Romont, Romont ! (*Un silence.*)

MAINFROY.

Les vassaux de Romont viennent-ils rendre hommage ? Parlez ! Que cherchez-vous ici ? (*Silence.*) Vous êtes très nombreux et vous êtes sans voix. Allons, je sais où le harnais vous blesse. Rien ne sert de ruer dans le brandard. Le maître de Romont est captif des païens. Il exige de nous un tribut nécessaire. C'est un ordre du maître. Il faut payer. (*Murmures.*) Qui ose protester ?

HUBERT.

Avions-nous demandé que le seigneur se croise ? Il a voulu l'honneur, qu'il avale la honte !

MAINFROY.

Vilain, qui gonfle ton gros cou, en retroussant tes manches, quel est ton nom ?

HUBERT.

Je suis Hubert, votre porcher. Je saigne les cochons, vous saignez les chrétiens. (*Rires.*)

TOUS.

Bien dit, bien dit.

MAINFROY.

Je t'apprendrai, porcher, à parler à ton maître. Je ne viens pas à vous pour discuter un ordre. Vous n'avez pas le droit de discuter ici. Faites votre devoir en loyaux serviteurs. Vous n'êtes que des serfs.

TOUS.

Nous sommes tous des hommes libres.

HUBERT.

Nous ne payerons pas.

MAINFROY, *descend avec les gardes*.

Arrêtez les crieurs.

TOUS.

Guerre, guerre ! pas de rançon ! mort à Mainfroy ! (*Aliénor sort rapidement du château.*)

ALIÉNOR.

Ecoutez-moi, écoutez-moi.

VIANETTE ET LE LABOUREUR.

Madame Aliénor !

MAINFROY.

Que faites-vous ici ?

ALIÉNOR.

Mes vassaux, mes amis...

LA MAHAUDE.

Elle a de beaux bijoux.

ALIÉNOR.

Mes bijoux, les voici. Ils sont pour lui, tout est pour lui. Je n'ai que ces bijoux pour payer la rançon. Donnez comme je donne. O femmes de Romont, c'est à vous que je parle, vous toutes qui pleurez un frère ou un époux. Joignez toutes vos voix et vos larmes aux miennes. Tout l'argent d'un pays vaut-il le cœur d'un homme ?